

LES LIMBES

Comme un vain rêve du matin,
Un parfum vague, un bruit lointain
C'est je ne sais quoi d'incertain
Que cet empire :
Lieu qu'à peine vient éclairer
Un jour que sans rien colorer,
A chaque instant près d'expirer,
Jamais n'expire.

Partout cette demi-clarté
Dont la morne tranquillité
Sur un crépuscule d'été,
Ou de l'aurore
Fait pressentir que le retour
Va poindre au céleste séjour,
Quand la nuit n'est plus, quand le jour
N'est pas encore !

Ce ciel terne, où manque un soleil,
N'est jamais bleu, jamais vermeil ;
Jamais brise, dans ce sommeil
De la nature,
N'agit d'un frémissement
La torpeur de ce lac dormant,
Dont l'eau n'a point de mouvement,
Point de murmure.

L'air n'entr'ouvre sous sa tiédeur
Que fleurs qui, presque sans odeur,
Comme les lis ont la candeur
De l'innocence ;
Sur leur sein pâle et sans reflets,
Langouissant des oiseaux muets ;
Dans le ciel, l'onde et les forêts,
Tout est silence.

Loin de Dieu, là, sont enfermés
Les milliers d'êtres tant aimés,
Qu'en ces bosquets inanimés
La tombe envoie.
Le calme d'un vague loisir,
Sans regret comme sans désir,
Sans peine comme sans plaisir,
C'est là leur joie.

Là, ni veille ni lendemain !
Ils n'ont sur un bonheur prochain,
Sur celui qu'on appelle en vain,
Rien à se dire.
Leurs sanglots ne troublent jamais
De l'air l'inaltérable paix ;
Mais aussi leur rire jamais
N'est qu'un sourire.

Sur leurs doux traits que de pâleur !
Adieu cette fraîche couleur
Qui de baiser leur joue en fleur
Donnait l'envie !
De leurs yeux qui charment d'abord,
Mais dont aucun éclair ne sort,
Le morne éclat n'est pas la mort,
N'est pas la vie.

Rien de bruyant, rien d'agité
Dans leur triste félicité !
Ils ne couronnent sans gaité
De fleurs nouvelles.
Ils se parlent, mais c'est tout bas ;
Ils marchent, mais c'est pas à pas ;
Ils volent, mais on n'entend pas
Battre leurs ailes.

Parmi tout ce peuple charmant,
Qui se meut si nonchalamment,
Qui fait sous son balancement
Pilier les branches,
Quelle est cette ombre aux blonds cheveux,
Au regard timide, aux yeux bleus,
Qui ne mêle pas à leurs jeux
Ses ailes blanches ?

ILLUSION D'OPTIQUE



Le temps s'étant mis soudainement en bran, il dut la débarrasser de son boa, qu'il serva soigneusement ; mais hélas ! avec quel succès.

LES DÉLICES DU DÉMÉNAGEMENT



—Louison, tu me réveilleras de bonne heure, demain matin, n'est-ce pas ?



Il n'y a pas plus que la moitié du ménage de brisé.



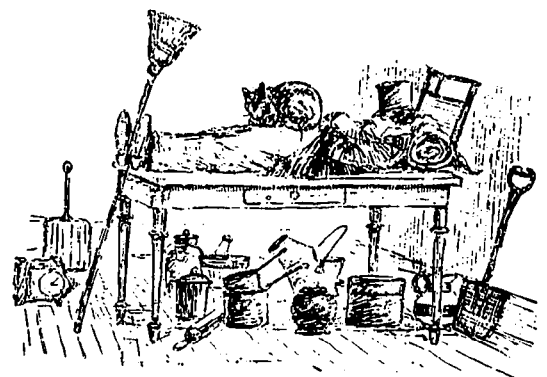
Le salut du déménageur.



Les Camionneurs arrivent avant le soleil.



Quant au tuyen il a pu être ajusté avec assez de facilité.



Puis un sommeil réparateur.

Elle arrive, et, fantôme ailé,
Elle n'a pas encore volé ;
L'effrai dont son cœur est troublé.
J'en vois la cause :
N'est-ce pas celui que ressent
La colombe qui, s'avancant
Pour essayer son vol naissant,
Voudrait et n'ose ?

Non ; dans ses yeux roulent des pleurs.
Belle enfant, calme tes douleurs ;
Là sont des fruits, là sont des fleurs
Dont tu disposes.
Laisse-toi tenter, et, crois-moi,
Cueille ces roses sans effroi ;
Car, bien que pâles comme toi,
Ce sont des roses.

Triomphe en tenant à deux mains
Ta robe pleine de jasmin ;
Et puis, courant par les chemins,
Va les répandre.
Viens, tu prendras en le guettant
L'oiseau qui, sans but voletant,
N'aime ni ne chante, et partant
Se laisse prendre.

Avec ces enfants tu joueras :
Viens, ils tendent vers toi les bras
On danse tristement là-bas,
Mais on y danse.
Pourquoi penser, pleurer ainsi ?
Aucun enfant ne pleure ici,
Ombre rêveuse : mais aussi
Aucun ne pense.

Dieu permet-il qu'un souvenir
Laisse ton cœur entretenir
D'un bien qui ne peut revenir
L'idée amère ?
—Oui, je me souviens du passé,
Du berceau vide où j'ai laissé
Mon rêve à peine commencé,
Et de ma mère.

CASIMIR DELAVIGNE.

CAS DE CONSCIENCE RÉSOLU

Louise (récemment fiancée).—Crois-tu qu'il est convenable d'embrasser son fiancé ?
Blanche.—Oui, s'il y consent.